



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie<sup>1</sup>

***Cuentos negros de Cuba : aux sources de l'oralité bantoue* / Élisabeth Oyane Megnier  
éd. CRILAUP, 2013  
cote : 59.332**

Bien que ni la 4<sup>e</sup> de couverture ni la présentation par le préfacier ne le précisent, il s'agit ici de la version « grand public » d'une thèse en cours (ou peut-être achevée, il n'a pas été possible de le vérifier).

Le sujet retiendra particulièrement l'attention du lecteur français, car hors un nombre restreint de spécialistes, la connaissance par un public cultivé des apports de l'Afrique à la Caraïbe et plus particulièrement à Cuba reste chez nous à tout le moins limitée.

À travers quelques auteurs cubains, bons connaisseurs de la culture négro-africaine de l'Île, en particulier de la part qu'y tient l'héritage bantou, l'auteure décrit, prenant en exemple quelques contes, comment « l'oralité bantoue », peu connue des Cubains eux-mêmes, imprégnait la mentalité et les croyances des Noirs issus d'une longue traitée négrière, d'une partie d'entre eux tout du moins.

Mais les héros et surtout la principale héroïne n'ont rien de bantou. Lydia Cabrera, née en 1899 ou 1900, qui a rassemblé l'essentiel de ces *Cuentos negros*, appartenait à la bonne bourgeoisie cubaine, riche et blanche.

L'un de ses proches parents, F. Ortiz, né en 1881, l'avait précédée dans l'ethnologie afro-cubaine, véhiculant tous les préjugés de l'époque sur l'infériorité de la race noire. Lui, semble-t-il, était plutôt ethnologue de cabinet. Ethnologie fortement marquée des préjugés de son temps et de son milieu, selon laquelle les Noirs étaient irrémédiablement inférieurs.

L. Cabrera, scolarisée « à la maison » en raison d'une santé fragile, aura un premier contact avec les contes africains à travers les bavardages des *tatas* négresses de la domesticité. Elle vient tard à l'ethnologie, vers l'âge de quarante ans, après avoir fait connaissance avec d'autres Africains lors d'un long séjour à Paris, où ses principales activités sont la peinture et la fréquentation de la bonne société mais aussi des milieux artistiques, par qui elle découvre l'art nègre. De retour dans son île, contrairement à F. Ortiz, elle parcourt le terrain, se familiarise avec les parlers noirs, interroge nombre d'informateurs « bantous » ou « Icumis », se familiarise avec la « culture bantoue » telle que transcrite et formulée par les descendants d'un encore proche esclavage.





## Académie des sciences d'outre-mer

Un troisième personnage, R. Lachatañéré, également de bonne famille cubaine, marque également cette ethnologie, plus idéologiquement marquée à gauche puisque contraint de s'exiler aux États-Unis, il y adhéra au parti communiste.

Après avoir dressé ce cadre intellectuel, l'auteure rappelle que parmi les Nègres cubains, les « Bantous », c'est-à-dire originaires d'Afrique centrale, se situaient sensiblement, dans l'opinion courante, y compris parmi les esclaves et leurs descendants, en dessous des « Icumis » ou « Yoroubas », originaires de l'Afrique occidentale des rivages nord du golfe de Guinée. Son objectif est donc de préciser ce que ces « Bantous » avaient fait de leur héritage culturel à Cuba. Pour cela, elle s'appuie essentiellement sur les trois livres de contes publiés par L. Cabrera.

Auparavant, l'auteure rappelle les origines des esclaves noirs : d'une part les « Bantous » d'Afrique centrale (Sao Paulo de Luanda, Mayumba, Cameroun, Fernando Po, Annobon, RCA (?)), voire d'Afrique orientale, précisant les ethnies concernées ; d'autre part les « Icumis » ou « Yoroubas », mais ici l'auteure est plus succincte, alors qu'elle précise plus loin qu'ils sont considérés comme « supérieurs » aux premiers. Elle informe non seulement sur les régions d'origine mais encore sur les régions d'implantation à Cuba des uns et des autres, ce qui traduirait une sorte de spécialisation de ces esclaves, les « Bantous » étant les plus nombreux sur les plantations sucrières. Répartition évidemment brouillée avec le temps en raison des mélanges.

Il semble clair au lecteur frotté de quelques connaissances sur les Afro-Caribéens que les sectes vaudou sont plutôt inspirées des croyances du Bénin, du Dahomey, de la côte jusqu'en limite de l'actuelle Côte d'Ivoire. Et que c'est à cet héritage que l'on pense d'abord pour caractériser les emprunts et adaptations afro-caribéens aux cultures et religions africaines. On comprend alors l'intérêt de la recherche inspirée par les *Cuentos negros* tels que recueillis par L. Cabrera, car ils reflèteraient l'adaptation afro-cubaine de contes, de cultures bantous.

On lira donc volontiers ce petit livre pour les informations qu'il apporte sur un monde, une société et une époque mal connus de bien des lecteurs français. On signalera cependant une édition souvent hasardeuse quant à son style, parfois un peu confuse dans son plan, d'assez longues citations en espagnol non traduit, appelant donc un effort certain du lecteur non hispanophone. Mais on relèvera aussi (p. 33) un néologisme euphoniement malheureux, néanmoins riche de sens et remarquablement inventif : l'« *invisibilisation* » infligée à cette population d'origine « bantoue », du bas de l'échelle. Ou comment l'invention d'un seul mot, relativement conforme à l'esprit de la langue, remplace, en peu de syllabes, une longue description. Élisabeth Oyane Megnier, suivant sa principale héroïne, L. Cabrera, malgré les quelques critiques qu'appelle son ouvrage, réussit bien l'opération contraire, la *désinvisibilisation*.

**Jean Nemo**